

Louis Agassiz : quelques souvenirs de sa jeunesse

Autor(en): **Porchet, F.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Bulletin de la Société Vaudoise des Sciences Naturelles**

Band (Jahr): **43 (1907)**

Heft 160

PDF erstellt am: **25.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-268123>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

LOUIS AGASSIZ

Quelques Souvenirs de sa jeunesse

PAR

D^r F. PORCHET

Président de la Société Vaudoise des Sciences Naturelles

MESDAMES ET MESSIEURS,

Jean-Louis-Rodolphe Agassiz, bourgeois d'Orbe et de Bavois, naquit le 28 mai 1807 à Môtier, au bord du lac de Morat, où son père était pasteur d'une paroisse fribourgeoise relevant de la classe de Payerne.

Tout jeune, Agassiz manifesta un goût très prononcé pour les choses de la nature et tout spécialement pour les animaux. Non satisfait d'élever à la cure de Môtier, oiseaux, lapins et rats, il y apportait le produit varié de ses chasses. Déjà à ce moment les poissons paraissent avoir attiré tout spécialement son attention, car la pêche jouait un grand rôle dans ses amusements et dans ceux de son frère Auguste, de deux ans plus jeune que lui. Ils devinrent même de très habiles pêcheurs, non seulement avec les engins ordinaires, l'hameçon, la ligne, le filet, mais par des procédés qui étaient tout à fait de leur invention et qui dénotaient une grande connaissance des

habitudes des poissons. Pendant la saison des bains et à une grande distance des bords du lac, soit à Môtier, soit à Cudrefin, chaque pierre sous laquelle pouvait s'abriter un poisson, chaque trou de mur baigné par les eaux était fouillé par eux, et ils devinrent si habiles qu'ils n'eurent plus besoin d'aucun engin de pêche pour prendre le poisson ; ils réussirent même à saisir avec la main certaines espèces en pleine eau, en se servant seulement de petits moyens qu'on pourrait presque appeler des fascinations. Ce fut là certainement l'origine de cette remarquable publication d'Agassiz, *Histoire naturelle des poissons d'eau douce de l'Europe centrale*.

C'est en pourchassant le poisson sous la roche ou dans la prairie lacustre, en étudiant le chant des oiseaux et le cri des insectes, en observant dans le bassin du puits de la cure — son premier aquarium — les métamorphoses animales qui émerveillaient déjà ses regards d'enfant, que Louis Agassiz apprit à connaître et à aimer passionnément ce grand maître — la Nature — qu'il devait interroger plus tard avec tant d'opiniâtreté.

Malgré la grande liberté dont le futur naturaliste semble avoir joui pendant les premières années de sa vie, sa culture générale ne fut cependant pas négligée. Le pasteur Agassiz, qui instruisit son fils jusqu'à l'âge de 10 ans, était un maître distingué ; on peut même supposer que la passion de Louis Agassiz pour l'instruction et pour tout ce qui concerne le développement de la jeunesse, était un héritage de famille, puisque dans toutes les localités où son père fut appelé à résider il s'occupa activement de l'école.

En 1817, le jeune Agassiz quitte la maison paternelle pour se rendre au collège de Bienne. Il y travaille avec acharnement, poussé déjà par cet ardent désir d'acquérir chaque jour de nouvelles connaissances. Un charmant dessin fait par lui à cet époque et envoyé à ses parents pour le jour de l'an, dénote déjà chez le jeune collégien un ta-

lent d'observation d'une remarquable précision. A 15 ans, Louis Agassiz quitte le collège. Aussitôt commence pour lui la lutte opiniâtre qu'il eut à soutenir pendant la plus grande partie de sa vie pour suivre la voie dans laquelle il se sentait irrésistiblement attiré.

Le jeune collégien devait entrer dans la maison de banque de son oncle Mayor, à Neuchâtel, pour y faire un apprentissage de commerce, mais il ne put se résoudre à quitter livres et cahiers. Agassiz supplie ses parents de retarder encore son entrée en apprentissage, il appelle à son aide son directeur, ses professeurs et finit par obtenir gain de cause.

C'est à cette époque, — soit en 1822 — que le fils du pasteur de Môtier devient étudiant de l'Académie de Lausanne. Il ne tarde pas à se lier avec D.-A. Chavannes, directeur du Musée cantonal d'histoire naturelle, qui exerça une grande influence sur l'orientation future de la carrière du jeune Agassiz. Ce dernier se sent attiré de plus en plus par l'étude des sciences naturelles, aussi est-ce pour lui une joie immense d'apprendre que, grâce à l'intervention de son oncle, le célèbre chirurgien Mayor, ses parents renoncent pour lui à la carrière commerciale et l'autorisent à commencer des études de médecine.

Une première déception attendait Louis Agassiz. Nous trouvons en effet dans le compte-rendu de la séance du 10 juin 1823, du Conseil académique :

« Le jeune Agassiz, 2^e volée d'éloquence, demande de pouvoir subir les examens pour être promu en philosophie quoiqu'il n'ait pas l'âge requis et il allègue pour motif, qu'il se propose de faire des études de médecine et non de suivre à celles du Saint Ministère. On ne croit pas devoir lui accorder cette faveur, toutefois on l'autorise à faire les examens des deux volées et à suivre comme externe les leçons de philosophie. »

L'année suivante le futur naturaliste quitte l'Académie de Lausanne, il passe deux ans à Zurich, et se rend ensuite

— au printemps 1826 — à l'Université d'Heidelberg.

Le pasteur Agassiz avait quitté Môtier en 1821, appelé aux fonctions de deuxième pasteur de la ville d'Orbe, sa commune d'origine. Il semble y avoir exercé dans divers domaines une réelle influence, ne bornant pas son activité à l'exercice de son ministère. Ainsi, en 1822, une vacance s'étant produite dans la classe latine, le pasteur Agassiz dirigea celle-ci pendant quatre mois. Son enseignement fut vivement apprécié à en juger par les lignes suivantes extraites des archives de la commune d'Orbe.

« 27 mars 1822. En reconnaissance des soucis que M. Agassiz se donne pour les jeunes gens de la classe latine, la Municipalité décide de lui faire cadeau pour le moment de deux chars de gros bois qu'on lui amènera devant chez lui.

» 26 juin 1822. La Municipalité pour témoigner sa reconnaissance à M. le ministre Agassiz décide de lui faire un présent d'une pièce de vaisselle d'argent, soit un sucrier avec douze cuillers à café. »

En 1825 la Municipalité d'Orbe décide de faire des essais d'extraction de la tourbe des marais. Elle charge de ce travail un ouvrier du Vully et fait confectionner des paniers à tourbe suivant le modèle fourni par le ministre Agassiz. Il y a donc tout lieu de supposer que c'est ce dernier qui avait suggéré l'idée de tenter l'extraction de la tourbe des marais de l'Orbe par la méthode employée dans la région du Vully.

Ce fut donc à Orbe que Louis Agassiz vint passer ses vacances, de 1821 à 1830. Il profitait de ces séjours pour étudier plus spécialement la faune et la flore locales.

Ses débuts dans cette direction furent facilités et encouragés par quelques hommes qui, à côté de leurs occupations habituelles, se livraient à l'étude des sciences naturelles et avec lesquels le jeune Agassiz entra en relation.

Permettez-moi d'en citer deux.

Marc-Louis Fivaz, ministre du Saint Evangile, fut suf-

fragant du premier pasteur d'Orbe depuis le 1^{er} août 1816 au 5 février 1824. C'était un botaniste passionné. Lorsqu'il fit la connaissance d'Agassiz, celui-ci n'avait que 15 ans ; Fivaz fut donc le premier maître de botanique du futur naturaliste. Ensemble ils parcoururent le plateau et le Jura, faisant d'abondantes moissons de plantes — Agassiz avait l'habitude de récolter vingt exemplaires de chaque espèce — et rentrés à la cure d'Orbe, ils procédaient au long travail de la mise en collection.

C'est donc sous la direction du ministre Fivaz que Louis Agassiz commença l'herbier qu'il compléta plus tard à Lausanne, Zurich, puis en Allemagne. Entre le suffragant et le jeune collégien s'établirent ainsi de solides liens d'affection ; aussi ce fut un grand chagrin pour tous deux lorsque Fivaz dut quitter Orbe en 1824, accusé d'appartenir à une secte contraire à la religion nationale. Il subit deux ans d'exil hors du canton. On le retrouve en 1845 professeur extraordinaire de botanique à l'Académie de Lausanne.

Le deuxième nom que je veux rappeler est celui du pasteur Mellet, alors à Vallorbe, ami du pasteur Agassiz. Il s'occupait également de botanique, mais c'était avant tout un excellent entomologue. Voici ce que dit le jeune Agassiz dans une lettre adressée à l'un de ses camarades d'études à Heidelberg :

« Je t'ai souvent parlé du pasteur Mellet, de Vallorbe, qui s'intéresse beaucoup aux insectes à six pattes. Il m'engagea à passer quelques jours avec lui à Vallorbes et j'y restai une semaine, employant mon temps d'une manière très agréable. Nous allions tous les jours à la recherche d'insectes et rapportions un riche butin, surtout en scarabées et en papillons. J'ai aussi examiné soigneusement sa belle collection d'insectes ; il en a de très beaux, mais presque exclusivement de la Suisse et de la France, avec quelques exemplaires du Brésil ; en tout environ trois mille. Il m'en a donné plusieurs et m'en promet davantage

pour l'automne. M. Mellet connaît à fond ses scarabées et observe autant qu'il peut et admirablement bien leurs habitudes, leurs lieux de refuge et leurs métamorphoses, mais il est très regrettable qu'il soit un spécialiste si exagéré, car, bien que sa connaissance des espèces soit précise, il ne comprend rien à leur distribution, à leur classification et à leurs relations générales. »

Cette collaboration scientifique entre le pasteur Mellet et le jeune étudiant n'était pas interrompue par le départ de ce dernier à la fin des vacances. Les deux amis échangeaient une correspondance suivie dans laquelle ils n'abordaient guère que des questions scientifiques, se proposant mutuellement des problèmes à résoudre, des « noix à casser » comme ils les appelaient.

Le pasteur Agassiz faisait souvent part à son ami et collègue de Vallorbe des inquiétudes que lui causait l'avenir de son fils Louis : « On ne peut le fixer à rien, lui disait-il ; il ne rêve qu'histoire naturelle et vilaines bêtes dégoûtantes. » Le pasteur Mellet prenait alors la défense de son jeune ami, s'efforçant de démontrer à son père que, grâce au développement donné par Cuvier à l'étude des sciences naturelles, il serait possible au jeune naturaliste de se faire une situation dans cet enseignement.

Le temps dont Agassiz disposait entre les excursions faites avec ses amis, était consacré par lui à la dissection de tous les types d'animaux qu'il pouvait se procurer. De temps à autre, il allait jusqu'au bord du lac de Neuchâtel pour y poursuivre ses observations sur les poissons. C'est ainsi que s'écoulait le temps des vacances.

L'un de ces séjours, cependant, dut être moins agréable, ce fut celui de 1827. Au printemps de cette année, Agassiz contracta la fièvre typhoïde à Heidelberg et fut soigné à Carlsruhe chez son ami Braun, dont il épousa la sœur six ans plus tard. Sur l'ordre des médecins, il vint passer l'été à Orbe. Or, on peut lire dans le procès-verbal de la séance du 17 août 1827 de la municipalité de cette ville :

« Par lettre, Monsieur le Juge de paix annonce que le fils de Monsieur le pasteur Agassiz est atteint de petite vérole et ordonne le séquestre du malade et de ceux qui sont appelés à le soigner et une publication par la ville portant défense de communiquer avec eux ; la Municipalité a nommé Pierre Bousson pour faire sentinelle à la porte de la maison Agassiz et faire observer le séquestre.

» La publication ordonnée sera faite au son de la caisse. »

Ce séquestre ne fut pas de trop longue durée, puisque en novembre, nous retrouvons Louis Agassiz étudiant à l'Université de Munich. Avec ses amis intimes, il a quitté Heidelberg attiré dans la capitale bavaroise par la réputation scientifique des hommes éminents qui y enseignaient.

Depuis longtemps déjà, le jeune Agassiz ne songe qu'à poursuivre ses études de sciences naturelles, à enrichir ses collections et, dans ce but, à entreprendre de lointaines expéditions. Ses études en médecine ne sont plus guère pour lui qu'un prétexte lui permettant de passer encore quelques semestres dans les milieux universitaires où il peut s'adonner avec plus de fruit à ses recherches favorites.

Pourtant sa famille, qui fait pour lui de très gros sacrifices, rappelle à maintes reprises au jeune étudiant ce qu'elle attend de lui. Permettez-moi d'extraire quelques lignes de la correspondance échangée entre Louis Agassiz et ses parents lorsqu'il annonce à ceux-ci le peu d'attraits qu'a pour lui la perspective de la pratique médicale.

Sa mère lui écrit :

« Mon cher ami, as-tu réellement bien réfléchi en pensant à mettre de côté cette carrière ? Il nous est impossible d'y consentir ; tu aurais trop à perdre dans notre opinion, dans celle du public et dans celle de ta famille. »

Son père est plus concis :

« Commence par atteindre ton premier but, qui est un diplôme de médecin et de chirurgien ; je ne veux plus pour le moment entendre parler d'autre chose et cela suffit. »

Mme Agassiz, par ces arguments que seule une mère possède, réussit cependant à fléchir la rigueur paternelle et à faire accepter un compromis. Le pasteur Agassiz l'annonce à son fils en termes si pittoresques que je ne puis résister au plaisir de les citer :

« Que les sciences naturelles soient le ballon dans lequel tu t'apprêtes à voyager dans les hautes régions ; mais que la médecine et la chirurgie soient tes parachutes. »

Malgré le profond respect que Louis Agassiz eut toujours pour ses parents, il posséda le ballon avant le parachute, puisqu'au printemps 1829 il prend son grade de docteur en philosophie. L'année suivante il reçut son diplôme de docteur en médecine que, du reste, il n'utilisa jamais.

Avant de quitter l'étudiant Agassiz, je crois devoir relever très brièvement ce qui me paraît être la caractéristique de sa méthode de travail.

Nous avons vu Louis Agassiz critiquer, dans une de ses lettres, l'esprit de spécialisation à outrance. Le grand naturaliste vaudois ne fut jamais un spécialiste dans le sens absolu du terme. Sans doute il eut des sujets d'étude préférés, mais aucun d'eux n'absorba totalement son activité intellectuelle. Ainsi que vous l'entendrez dans un instant, il aborda les problèmes scientifiques les plus divers, rapprochant ensuite les solutions trouvées pour tenter d'en dégager une conclusion synthétique.

Il put suivre cette orientation particulière de son esprit grâce à l'étendue du champ de ses investigations scientifiques. A 22 ans déjà le jeune docteur en philosophie étonne ses professeurs par la diversité de ses connaissances. Il doit ces dernières non seulement à sa capacité de travail, à un don remarquable d'observation et d'assimilation, en un mot à ce qui constitue la puissance intellectuelle, mais il en est redevable également à sa méthode de travail.

Le jeune Agassiz ne s'isole pas dans sa chambre d'étudiant ; il recherche la compagnie de ceux qui, comme lui,

ont le désir d'apprendre, se liant plus volontiers à des personnes s'occupant de l'étude des sciences qui précisément ne font pas l'objet de son travail habituel. Ce sont alors des excursions scientifiques ou de simples promenades en commun, des réunions familiales passées à discuter les questions les plus diverses, réunions auxquelles les professeurs ne dédaignent pas d'assister.

En 1821 le jeune Braun, étudiant à Heidelberg, écrit ce qui suit :

« Avant l'arrivée d'Agassiz, j'étais obligé de faire mes excursions presque toujours seul et de travailler isolé comme un ermite. Deux personnes qui étudient ensemble peuvent obtenir de plus grands résultats que chacune d'elles travaillant séparément. Afin d'utiliser, par exemple, tout le temps que l'on perd en travail manuel pour arranger des spécimens, épinglez des insectes, nous avons décidé que lorsque l'un de nous serait occupé de cette manière, l'autre lirait à haute voix ; de cette façon nous apprendrons à connaître divers ouvrages de physiologie, d'anatomie et de zoologie. »

Depuis Munich Agassiz donne à ses parents les renseignements suivants sur ce qu'on appelait alors la petite Académie :

« Quand nos leçons sont terminées, le soir, nous nous réunissons chez Braun ou chez moi, avec deux ou trois connaissances plus intimes, et nous nous entretenons d'objets scientifiques. Chacun à son tour présente un sujet qu'il développe et qu'on discute ensuite ; ce sont des exercices très instructifs. J'ai commencé à donner un cours d'histoire naturelle, c'est-à-dire de zoologie seulement ; Braun nous expose la botanique et un des quatre auditeurs nous enseigne à son tour les mathématiques et la physique.

» Dans deux mois, notre ami Schimper, que nous avons laissé à Heidelberg, viendra nous rejoindre et deviendra alors notre professeur de philosophie. Ainsi, nous formerons une petite Université, nous instruisant réciproque-

ment et apprenant nous-mêmes plus solidement ce que nous sommes chargés de démontrer. Chaque séance dure deux ou trois heures pendant lesquelles le professeur en charge débite sa marchandise, sans qu'il lui soit permis d'avoir un cahier ou un livre pour s'aider. Tu peux penser que de semblables exercices sont utiles pour apprendre à parler en public et d'une manière suivie : ils deviennent même nécessaires pour nous, puisque les quatre nous ne désirerions rien tant que de devenir tôt ou tard professeurs en réalité après avoir joué au professeur à l'Université.»

Cette méthode qu'on pourrait résumer par ces mots : travailler avec le minimum d'effort, pour travailler beaucoup, Agassiz la pratiqua aussi comme professeur et comme chercheur. Et c'est probablement cette préoccupation constante de grouper les ressources intellectuelles et matérielles pour obtenir dans la recherche scientifique le maximum de résultats qui lui faisait écrire, en pensant à une Université helvétique pour laquelle il voulait réserver ses collections :

« Si jamais j'obtiens dans la société une position qui me permette d'agir dans ce sens, je ferai tous mes efforts pour contribuer à procurer à mon pays le plus grand des bienfaits, celui d'une unité intellectuelle qui ne peut résulter que d'un haut degré de civilisation et de connaissance partant d'un point central. »

A partir du moment où Louis Agassiz quitte l'Université du Munich, l'histoire de sa vie se confond avec celle de son œuvre scientifique. Comme celle-ci va vous être présentée sous ses différentes faces, je me bornerai à jalonner par quelques dates la seconde et la troisième partie de la vie de notre illustre concitoyen.

Encore étudiant, Agassiz avait attiré sur lui l'attention des savants de l'époque par ses premières publications. En quittant Munich il se rend à Paris et entre en relation avec Cuvier. C'est là que lui parvint en 1832 l'heureuse nouvelle de la création, à son intention, d'un enseigne-

ment des sciences naturelles à Neuchâtel. Il professe dans cette ville jusqu'en 1846, après avoir décliné en 1837 les offres de l'Académie de Genève et de celle de Lausanne qui le nomme professeur honoraire.

En 1846 Agassiz quitte Neuchâtel, temporairement, pense-t-il, pour donner une série de conférences dans l'Amérique du Nord. L'accueil qu'il y reçut, les moyens mis à sa disposition pour lui permettre de continuer ses recherches, l'attachèrent définitivement aux Etats-Unis où il resta jusqu'à sa mort.

En 1859, Louis Agassiz passa ses vacances d'été en Europe. Après quelques visites à Londres et à Paris, il se rendit rapidement en Suisse pour consacrer entièrement son temps à sa mère et à sa famille. Ce furent d'heureuses semaines qui s'écoulèrent en grande partie dans une retraite absolue à Montagny sur Yverdon, où M^{me} Agassiz vivait avec sa fille aînée, dans une charmante demeure, toute imprégnée, aujourd'hui encore, du souvenir du grand naturaliste. Les journées se passaient ordinairement au jardin, sous les ombrages où Agassiz se plaisait à raconter à sa mère tout ce qu'il n'avait pu lui écrire sur sa vie aux Etats-Unis. Souvent, à Montagny, on recevait parents ou amis accourus pour revoir celui qui avait laissé au pays de si nombreuses amitiés.

C'est à l'une de ces réceptions que se rapporte l'anecdote suivante, que je dois aux souvenirs de notre collègue M. le professeur Buttin.

La sœur d'Agassiz offrait ce jour-là une truite du Moulinet aux invités de son frère. A la grande surprise de la maîtresse de maison, le poisson ne parut pas sur la table.

Louis Agassiz, soupçonné de n'être pas étranger à cette disparition, avoua en effet, qu'il avait vu apporter une truite ; mais — dit-il — elle était si belle que c'eût été un péché de la manger, je l'ai mise à l'esprit de vin.

Rentré aux Etats-Unis, Agassiz y reprend immédiatement sa féconde activité qui ne se ralentit à aucun moment

jusqu'au jour où la mort l'enleva brusquement, le 14 décembre 1873.

Dans le cours de cette carrière extraordinaire, Louis Agassiz fut comblé d'honneurs ; les témoignages d'admiration, les appels les plus flatteurs lui furent adressés d'Europe et d'Amérique. Malgré cela il conserva la grande simplicité qu'il avait eue en exemple dans les cures de Môtier et d'Orbe. Il resta Suisse, entretenant d'étroites relations d'amitié avec les collègues et élèves restés au pays ; mais ses pensées se dirigeaient surtout vers Montagny, ce nid de verdure tapi au pied du Mont Chamblon, où il sait qu'une mère qui l'aime tendrement suit ses travaux avec la même joie que celle qu'elle ressentait autrefois en surveillant ses premiers pas sur les bords du lac de Morat.

Ni l'éloignement, ni la longueur de l'absence n'ont fait oublier à Louis Agassiz la patrie vaudoise ; celle-ci à son tour rend aujourd'hui un hommage solennel à la mémoire de l'un de ses plus illustres enfants.
